

Territoire perdu : l'espace mythique d'un pied-noir algérien

*Madeleine ROUVILLOIS
Université de Paris IV*

A une époque où "vivre au pays", retrouver ses racines, rechercher ses ancêtres ou cultiver son patrimoine deviennent les leitmotivs d'une société qui perd ses repères et cherche à conserver ou retrouver ses ancrages, il peut paraître bien illusoire de réfléchir sur un territoire à jamais disparu, celui de l'Algérie, dite un temps – cent trente ans – française.

Qu'en était-il de ce territoire ? Le territoire officiel, délimité et balisé, correspondait-il au territoire réellement approprié et contrôlé et plus encore au territoire vécu par les Français d'Algérie comme "leur" territoire ? Et quand il fut menacé puis définitivement perdu, quand il fut avéré qu'il ne pouvait être retrouvé parce qu'il n'existait plus, du moins dans l'essentiel de ses composantes, quel rôle pouvait-il encore jouer ? Comment est-il devenu ce territoire mythique dont l'évocation ensoleillée efface bien des traits d'un présent grisailleux ?

Les réflexions qui suivent se réfèrent à une expérience toute personnelle et ne prétendent refléter qu'une sensibilité "pied-noir" parmi d'autres. Elles n'ont aucune ambition méthodologique, ne font pas appel à un corpus d'interviews; elles ne procèdent d'aucune analyse politique et le vocabulaire employé doit être pris dans son sens descriptif premier, sans y chercher de connotation idéologique. Tout simplement, il a paru intéressant de rechercher quels étaient les différents niveaux d'appréhension d'un territoire "colonial" et quels éléments de cet espace pouvaient si fortement marquer la mémoire, lui donnant sa dimension indéfectiblement affective.

L'Algérie française

Le territoire officiel de l'Algérie française a été constitué par voie de conquête militaire, entre 1830 et 1857 pour le Nord du pays, et progressivement à partir de 1880 pour le Sud dont les frontières seront délimitées en 1905. La frontière de la Tunisie méridionale sera définitivement fixée après la découverte des gisements d'hydrocarbures à El Borma, en 1966. La frontière du Maroc est officielle au nord, sur une centaine de kilomètres, depuis la convention de Lalla Marnia de 1845, mais au sud elle est toujours contestée, de Figuig à Tindouf, et a donné lieu à la "guerre des sables" en 1963.

L'Algérie a connu différents modes d'administration, militaire d'abord, militaire et civile ensuite. Les trois départements d'Alger, Oran et Constantine, ont été constitués dès 1848 et les Territoires du Sud en 1902. A la fin de la seconde guerre mondiale, on distingue toujours les communes mixtes dont la population est presque exclusivement musulmane et qui sont dirigées par un administrateur nommé par Paris, secondé par une commission municipale en partie élue, et les communes de plein exercice où les municipalités sont élues, jusqu'en 1944, par le seul premier collège, c'est à dire par les habitants possédant la nationalité française et donc le statut civil français. Après cette date, le deuxième collège disposera des deux-cinquièmes des sièges. Bien qu'à partir de 1947 une assemblée élue de députés des deux collèges, (soixante pour chacun), l'Assemblée Algérienne, siège à Alger, ce sont les ministères et le gouvernement qui dirigent le pays depuis Paris : à cet égard, l'Algérie c'est vraiment la France. L'Assemblée Algérienne sera suspendue dès les débuts de l'insurrection de 1954. Quand le Gouverneur Général devient, en 1956, "Ministre Résidant en Algérie", la France ne fait plus qu'un de

Dunkerque à Tamanrasset, tous les Algériens sont français et la politique d'assimilation de l'Algérie à la France que certains appelaient de leurs vœux depuis 1847, malgré de longues éclipses, semble avoir atteint son terme. Semble seulement.

L'Algérie réelle n'est en effet pas aussi rose que celle de nos atlas.

Tout d'abord, son territoire n'est pas homogène : les contrastes physiques sont violents entre une côte belle, captivante, aux températures douces, aux terres riches bien que souvent difficiles à mettre en valeur et un "intérieur" plus austère qui commence parfois à 30 km à vol d'oiseau de la mer, aux paysages souvent monotones, de plus en plus chaud et sec en descendant vers le sud. Quant au Sahara, il est encore dans les années cinquante une zone pionnière, réservée aux nomades, au Corps des Affaires sahariennes et aux chercheurs de pétrole. Les villes les plus importantes sont non seulement dans le Tell, mais pour beaucoup sur la côte : sur 5 % du territoire au nord vit 90 % de la population.

De plus, l'Algérie est un pays où deux strates de population se côtoient dans les villes, se connaissent et travaillent ensemble dans les campagnes mais ne se mélangent pour ainsi dire jamais et souvent ne se comprennent pas, ou mal.

Les "Européens" – préfigurant l'Europe avant la lettre – sont tous de civilisation chrétienne. Certains sont protestants, d'autres libres-penseurs, mais la majorité se réclame du catholicisme : foi simple, attachement aux dévotions et aux rites traditionnels, mais les vocations religieuses sont rares. Une partie seulement est originaire de France, principalement de Corse et du Sud-Est, mais aussi d'Alsace, du Sud-Ouest et du Nord. Des Andalous se sont installés en Oranie, des Majorquins et des Piémontais dans l'Algérois, des Napolitains, des Siciliens, des Maltais dans l'est, et aussi des Suisses, des Belges et des Allemands, donnant tous, par leur mélange, cette race nouvelle que l'on baptisera "pied-noir" au moment de l'indépendance, et dont certains traits subsistent encore malgré plus de trente ans d'assimilation en Métropole !

Les "Indigènes" sont les musulmans, occupants du pays à l'arrivée des Français. Ils parlent l'arabe, dialectal dans le Nord, plus pur dans le Sud, ou des langues berbères comme les Kabyles et les Chaouias. Certains descendent des Turcs qui ont dominé le Nord pendant trois siècles. Sunnites, de rite malékite, ils appartiennent souvent à des confréries pieuses et vénèrent de saints personnages dont les tombeaux recouverts de charmants édifices d'une rayonnante blancheur, lieux de pèlerinage, parsèment la campagne. En situation intermédiaire, pourrait-on dire, les Juifs forment la troisième communauté, peu nombreuse. Leurs ancêtres venus peut-être dès l'époque phénicienne, issus de la diaspora du premier siècle, Berbères judaïsés ou marranes chassés d'Espagne à la fin du XV^{ème} siècle, leur confèrent une antériorité respectable. Ils se sont arabisés mais ont gardé leur foi. Citoyens français depuis 1870 et le décret Crémieux, certains ont gagné la France dès après 1945. Dans les milieux modestes surtout, ils ont préservé précieusement leur culture et leur foi au sein de familles nombreuses et de communautés vivantes.

Ainsi le territoire réel se compose d'un Nord assez largement urbanisé et européenisé, dynamique, contrôlé et organisé mais où la croissance démographique des autochtones et l'afflux de ruraux met en péril dans les villes la suprématie européenne. Les "petits blancs" sont particulièrement sensibles à la concurrence qui commence à se dessiner pour l'espace comme pour le travail. Les montagnes, l'intérieur, le Sud ne sont pas "bled siba" comme au Maroc, mais restent souvent sous-administrés, assez mal contrôlés, pourvus de terres généralement pauvres et supportant des densités trop élevées pour leurs maigres ressources.

Qu'est-ce que de jeunes Français d'Algérie, citadins de surcroît, pouvaient savoir à l'époque de leur pays et comment le vivaient-ils ?

L'Algérie vécue, pour ceux et celles qui sont nés peu avant la Seconde Guerre mondiale et qui habitaient les villes de la côte, se présentait comme des demi-auréoles concentriques et juxtaposées, reliées chacune par-dessus la mer à la Métropole lointaine et longtemps d'autant plus adulée qu'elle était peu ou mal connue. "*Djeziret El Maghreb*", l'"île du couchant" ? Entre mer et Sahara, certes, mais encadrée par le Maroc et la Tunisie, voisins et amis, l'Algérie n'était pas perçue comme une île, si ce n'est peut-être par les derniers arrivés. Fortement adossée au continent africain, elle en faisait partie tout en se distanciant de l'Afrique noire, lointaine et tropicale, que les expéditions transsahariennes (certaines relevaient les tracés possibles d'un chemin de fer Alger-Niger) n'avaient guère rapprochée. Elle lui tournait le dos, même si le Sahara avait laissé passer jadis de nombreux esclaves à la descendance colorée. En réalité, elle regardait avant tout vers le nord.

Pour l'Algérois, le centre de la vie, comme pour tout citadin, était son quartier qui comportait, au milieu d'une écrasante majorité européenne, quelques noyaux de population musulmane, peu à peu étoffés au fil des années : commerçants en fruits et légumes, épicier mozabite, boucher auxquels s'adjoignirent des familles de petits fonctionnaires aux nombreux enfants, installées dans des maisons quelque peu décrépités avec petit jardinet. Au-delà, la ville occupait les pentes de l'amphithéâtre ouvert sur la baie, avec les villas bourgeoises des hauteurs, remplacées de plus en plus par des immeubles, les quartiers résidentiels essentiellement européens à mi-pente avec le grand axe de la rue Michelet, puis plus bas et au-delà les quartiers populaires du nord et du sud, Bab-el-Oued et Belcourt, rivaux et pittoresques par la vitalité et la façon de leur population.

Car la hiérarchie au sein de la société européenne, quoique très simplifiée par rapport à la structure rigide et cloisonnée de la société française de l'époque, était à la fois bien tranchée et très perméable. Au sommet, les "Français de France", nouvellement arrivés ou ayant préservé soigneusement, depuis une ou deux générations, des liens familiaux étroits avec la Mère Patrie. Ceux-là n'avaient pas d'accent ou "un si joli accent" ! Puis venaient, en ville, les hauts fonctionnaires du cru et les professions libérales qui interféraient peu avec les Européens des campagnes, colons petits ou gros, chez qui l'ardeur et la ténacité au travail valaient bien plus que les diplômes. Enfin les "petits blancs", artisans ou petits commerçants, travailleurs et compétents, dont le niveau de vie n'était guère différent de celui de leurs voisins musulmans avec qui ils cohabitaient sans problème. Ce sont eux qui formaient l'essentiel de ce peuple que l'on appelait alors les Français d'Algérie et que l'on appellera plus tard "pieds-noirs" :

"C'est dans le petit peuple surtout que le "pied-noir" se révélait d'emblée reconnaissable à un œil et plus encore à une oreille tant soit peu exercée : une certaine vivacité, un contact décontracté, des gestes surabondants, le verbe haut, un grand rire sonore en signe de salutation et de reconnaissance, outre un accent caractéristique; et toujours le besoin de plaisanter, jusque dans les moments tragiques, saisissant avec un humour particulier l'aspect cocasse des choses." (P. Goinard, 1984).

Le sens de la famille, le respect des vieillards, ils les avaient aussi en commun avec leurs voisins musulmans.

Tous sont extrêmement attachés à leur ville. Ils la trouvent belle. Elle s'offre facilement aux regards et l'on s'y repère aisément puisque tous les chemins qui descendent vont à la mer. L'amphithéâtre de falaises s'abaisse vers le sud et laisse place à la plaine de la Mitidja. Sur l'arrière, c'est-à-dire à l'ouest, les collines du Sahel forment un monde cloisonné et verdoyant en hiver qui offre de multiples lieux de promenade et des vues magnifiques sur l'Atlas blidéen et ses neiges hivernales fugaces. Dans ses gros villages dont certains datent seulement de la colonisation, la population musulmane est devenue largement majoritaire, les petits enfants courent partout et la présence européenne se fait de plus en plus discrète. Plus loin et plus haut, dans les montagnes de l'Atlas, le Bou-Zegza ou à l'horizon à l'ouest, le Chenoua, cette présence

disparaît totalement et dès les années 1955, en raison de l'insécurité, les Algérois ne s'y risquent plus guère.

Ainsi, petit à petit, toute une partie du territoire qui devrait être mentalement appropriée reste ou devient extérieure sinon étrangère. En ville l'Européen traverse les quartiers proprement "indigènes" mais ne s'y arrête guère, d'autant que les femmes y sont parfois un peu trop dévisagées. A la campagne, les colons prennent l'habitude de vivre sur leur propriété ou viennent à la grande ville pour s'approvisionner, délaissant de plus en plus le bourg voisin.

C'est à partir de la Seconde Guerre mondiale qu'un sentiment sournois d'insécurité a commencé à monter. Certes l'Algérie n'a pas été envahie et les bombardements qu'elle a subi après le débarquement allié du 8 Novembre 1942, s'ils ont fait des morts et des dégâts, n'ont pas été catastrophiques. Mais les événements de 1945 sont un vrai choc, même si l'insurrection ne concerne que le Constantinois et particulièrement les régions de Sétif et de Guelma. On s'effraie de l'horreur des massacres (200 morts et 250 blessés européens), on entend peu parler de la répression qui suit (6 à 8 000 morts). Pour la première fois depuis l'insurrection kabyle de 1871 la communauté européenne se sent réellement menacée. Neuf ans plus tard, la Toussaint 1954 marque le commencement des "événements" d'Algérie et de la guerre de huit ans qui scellera la fin de l'Algérie française.

Ainsi, pour certains des jeunes Français d'Algérie, la perception première qu'ils ont de leur territoire, c'est qu'il est menacé. Il était menacé de l'extérieur durant la guerre, il est maintenant menacé de l'intérieur. Le sentiment devient parfois oppressant lorsque ponctuellement il arrive de se trouver isolé au milieu d'un groupe de l'autre communauté, tout à la fois familier et étranger dont on peut percevoir par moment l'hostilité sourde... Et cependant, la communauté européenne ne peut imaginer la vie hors de son pays, d'autant que nombreux sont ceux qui n'ont aucun lien, aucune attache de quelque nature qu'elle soit avec la Métropole. Aussi se nourrit-elle de proclamations simples et chaleureuses, à son image, dont elle ne veut pas voir l'irréalisme : "l'Algérie c'est la France", "De Dunkerque à Tamanrasset". Tandis que pour certains, plus lucides, apparaît de plus en plus clairement la contradiction intrinsèque et invivable de la position officielle du gouvernement français sur l'Algérie : assimilation de l'Algérie à la France et intégration par étapes des deux communautés.

La confiance des instances dirigeantes dans les capacités assimilatrices et uniformisatrices de l'État laïque et républicain, la rhétorique des élus locaux qui défendent contre l'évidence les possibilités d'une intégration sociale en s'appuyant sur l'économique et le politique, finissent par créer une situation quasi schizophrénique où chacun se sentant menacé, agressé, voire abandonné, ne peut plus voir la réalité dans laquelle il vit. Tout en proclamant qu'ils y croient, tout en s'efforçant d'y croire, nombreux sont les membres de chacune des communautés qui savent bien au fond d'eux-mêmes que l'intégration, et à plus forte raison l'assimilation, sont une même chimère. Parce qu'aucune des deux communautés ne la souhaite vraiment. Le pied-noir sait que l'Algérie est sa patrie, il ne peut supporter l'idée d'y devenir un étranger. Il ne veut pas savoir que la pression internationale qui va toujours dans le vent de l'histoire, ne lui laisse guère de chance de faire écouter sa voix. C'est pourquoi, bien plus que les exactions de l'O.A.S., sa politique du désespoir et de la terre brûlée, plus encore que la crainte pour sa vie ou celle des siens devant les attentats et les disparitions, c'est la conviction intime de n'avoir plus sa place dans ce pays qui pousse près de huit cent mille personnes à fuir en catastrophe entre Mars et Juillet 1962; pour la plupart vers la France où nul n'a prévu leur arrivée, d'autres vers l'Espagne, quelques uns vers Israël et jusqu'au Canada. Certains sont revenus dès l'automne, rejoindre ceux qui n'étaient pas partis et notamment les "colons", restés en majorité sur leurs exploitations. Mais à la Toussaint 1963 Ahmed Ben Bella nationalise les terres. Alors, eux aussi doivent partir.

Ainsi ce territoire "nôtre" est-il devenu un territoire "autre", un territoire étranger, un territoire perdu.

L'Algérie mythique

Parmi les jeunes Français d'Algérie, un tout petit nombre avait voulu croire en une solution "libérale", c'est-à-dire de cohabitation harmonieuse et durable entre les deux communautés. Ils se sont accrochés à la perspective d'une Algérie algérienne ouverte et démocratique. Bénéficiant de la double nationalité, ils ont continué d'y vivre, de plus en plus à cheval sur les deux rives. On sait ce qu'il en advient tristement aujourd'hui. D'autres n'ont pu se résigner à apercevoir leur pays de l'autre rivage et ont voulu revenir soit en touristes, soit pour s'y réinstaller. Les "touristes" ont été souvent reçus à bras ouverts par leurs anciens voisins ou leurs ex-ouvriers. Ils ne semblent pas en être revenus guéris pour autant.

Mais la masse des pieds-noirs n'a pas voulu retrouver un territoire qui n'était plus le sien : en ville, si le décor est resté longtemps le même, tout au moins durant les dix premières années de l'indépendance, son âme, les habitants connus en ont disparu. La rue est devenue majoritairement masculine et ne parle plus que l'arabe. On n'entend plus les cloches mais les appels à la prière diffusés par haut-parleurs. La ville est devenue ville orientale. Ailleurs les paysages sont toujours aussi beaux, mais les riches terres de colonisation semblent souvent en décrépitude : les céréales ont remplacé les vignes, les plantations d'orangers ont vieilli et sont mal entretenues, les bâtiments se fissurent ou sont plus ou moins noyés sous les constructions parasites. Bref, pour ceux qui reviennent avec parfois l'intention plus ou moins avouée de tenter de rester, la confrontation entre le territoire mythique de leurs souvenirs et la réalité est souvent une véritable épreuve. Le revenant est en fait définitivement étranger sur son ancien territoire.

Et pourtant il ne peut pas s'en déprendre. Tout ce qui touche à lui l'intéresse. Il suit toutes les nouvelles, directes ou indirectes, qui lui en parviennent, d'autant plus qu'il a parfois laissé des amis algériens de l'autre côté de l'eau. Il ne faut surtout pas ressasser, revenir sur toutes ces occasions que le passé a perdues, sur cet ultime gâchis. Alors que penser, que faire ?

Il ne reste plus qu'à se réfugier dans son Algérie personnelle, dans ce territoire mythique, hors du temps, qui n'est ni celui de l'enfance, ni celui de l'âge adulte, mais qui est fait de la somme des bonheurs ressentis, observés, contemplés à travers des paysages aimés. Pour les plus anciens, le malheur de la violence terroriste et de la mort, la plaie de la déchirure et des amitiés perdues restent à vif. Beaucoup partiront de ce monde sans les avoir jamais guéris, ni même pansés. Pour ceux, plus jeunes, qui ont pu rebâtir leur vie dans un nouveau territoire, inconnu, étranger à leur mentalité directe, où les indigènes du cru les voient souvent arriver avec circonspection, les premières années sont dures et douloureuses. Mais avec le temps, leur courage et leur tempérament entreprenant font leurs preuves. Vient l'apaisement. La crainte a disparu avec la perte, encore qu'elle resurgisse fugacement quand l'Algérie tragique d'aujourd'hui envoie de désespérantes images. Mais la magie du territoire perdu est d'être devenu inatteignable.

Ce territoire mythique, de quoi est-il donc fait ? Beaucoup ont décrit l'Algérie de leur jeunesse, Camus tout le premier, et d'autres les souvenirs des années tragiques et leur nostalgie. On tentera ici d'identifier un peu systématiquement les différents éléments de ce territoire mythique, tel qu'il est parcouru par l'esprit solitaire ou tel qu'il sert de langage commun dans les retrouvailles chaleureuses, grandes ou petites, d'anciens de "là-bas". Comme le vrai territoire du passé, il est localisé dans l'espace mais il n'est pas superposable au territoire vécu car la sensibilité n'en a gardé que les perceptions heureuses, propres à apaiser le "fado" des jours d'hiver, "quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle sur l'esprit gémissant...". Il est fait de collines et de sable, de soleil et de mer, de vent et de couleurs, de sons et de parfums, de ciel.

Ce nouveau territoire on l'aperçoit depuis l'autre côté de l'eau, depuis l'autre rive de notre mer commune. C'est un pays où le soleil se lève à l'endroit, c'est-à-dire à droite quand on regarde la

mer. Il règne au-dessus des terres. L'obliquité de ses rayons d'hiver pénètre à l'intérieur des maisons mais jamais très loin et l'été il tape dur. Quand il se lève en décembre derrière la montagne du Bou-Zegza qui domine la Mitidja, la mer flamboie et la ville lui répond. Au soir, il décline derrière les collines, éclairant les immeubles en contre-jour; les ombres sont plus dures et c'est comme si la ville se fermait. L'été, il surgit à la hauteur du Cap Matifou; la brume envahit la baie dès dix heures du matin et la ville devient un hammam. Il ne faut pas trop boire : plus on boit, plus on transpire. Faire des courants d'air entre les façades, toutes portes et fenêtres ouvertes, dès le milieu de la nuit et tout refermer quand la chaleur monte afin de conserver le plus longtemps possible la fragile et relative fraîcheur du petit matin. L'art des courants d'air est un art méditerranéen ! Certaines fin de journées très chaudes, la bafagne peut surgir brutalement; elle fait claquer les volets, arrache le linge qui sèche, balaye les rues et parfois même laisse tomber quelques gouttes de pluie.

Les accidents de la topographie donnent du caractère à la ville. Point n'est besoin d'une tour Eiffel pour l'embrasser du regard. Du balcon de Saint-Raphaël, on la voit s'étendre tout du long comme une conque au bord de l'eau. Une eau lisse et argentée ou verte et blanche éclatant en énormes gerbes contre les jetées du port. Mer et ville sont inséparables. Tous les voyageurs arrivés par bateau ont été saisis par la beauté du site d'où jaillissait, seule jadis, la Casbah dans son éclatante blancheur. Maintenant l'agglomération fait plus de deux millions d'habitants et assaille de toutes parts les collines du Sahel : la Bouzaréah est la plus haute et domine de ses presque 500 m. la côte qui s'étire à l'ouest, de la Madrague au Chenoua.

Ici – ou ailleurs – s'étend le territoire d'été. Au pied des collines le vent d'Est est plus chaud et plus sec. Les reliefs sont doux et ne piègent pas la brise de mer comme dans le cirque de la ville. Brise de mer qui fait clapoter l'eau dès le milieu de la matinée et qui tombe avec la fraîcheur du soir. Brise de terre qui se lève une fois la nuit bien établie et ne faiblit qu'à l'aube. Senteurs salées; odeur des pins. Au plus fort du jour, les écailles des pignes de pin éclatent sous la chaleur et les graines ailées tombent doucement à terre. Le sable des dunes ou de la plage réverbère durement le soleil. Comme les ergs sahariens, roses au lever du soleil, d'une blancheur plate et crue à midi, or rouge au couchant, les dunes changent de couleur mais avec plus de douceur, colonisées qu'elles sont par ci par là, de quelques touffes de genévriers, de lys des sables, d'immortelles ou de rares buissons de lentisques. Pour limiter la progression des sables vers l'intérieur des terres, les Trappistes avaient planté un large rideau de pins parallèle à la côte : pins pignons, pins d'Alep auxquels se mêlent des eucalyptus dont le tronc pèle en longues lanières. Les pins ont essaimé en lisière sur les dunes et les jeunes plants au port de sapin, d'un vert éclatant, ont dessiné un parc d'une merveilleuse harmonie; les lapins, les bousiers et les moineaux, les tortues y laissent leurs traces. Quand il pleut, parfois, les premières gouttes roulent sur le sable et il faut beaucoup d'eau pour qu'elle pénètre en profondeur.

Les soirs d'été, quand on arrose le jardin – en pluie pour faire joli, au pied pour faire boire – les belles de nuit s'ouvrent, géraniums et pétunias se redressent, terre et fleurs embaument. Fin Septembre, les premiers orages sont une bénédiction pour le sol assoiffé; l'odeur chaude de la terre mouillée se mêle à celle des aiguilles de pin et s'élève comme l'encens dans la lumière du soir déjà automnale. Alors, la végétation est comme lavée. Les couleurs retrouvent leur intensité : les dernières fleurs du jardin, les cannas, les zinnias, les lantanas éclatent de rouges, de jaunes, d'orangés; le bleu azur du plombago, le violet et le pourpre des bougainvillées et toute la gamme des roses, blancs, mauves des pétunias sont une véritable fête pour les yeux. Les agaves et les cactus eux-mêmes font luire leurs épines. Les cyclamens vont bientôt pointer leurs coiffes ailées sous les lentisques et les arbusiers se couvrir de baies rouges.

Quand on arrive d'Europe en plein hiver, par avion ou par l'esprit, l'intensité des couleurs saute au visage. On a quitté un sol gris, des arbres dépouillés, une nature quasi morte et la vie

brusquement monte à la gorge à travers le vert intense des champs, le vert sombre des bois et des buissons, la mer et le ciel bleu profond et ce soleil qui réjouit le cœur.

Le printemps commence dès Février avec les amandiers tout blancs. En mars sortent les asphodèles et les orangers se couvrent de fleurs. Parfum incomparable! C'est aussi la meilleure saison pour descendre au Sahara : sable et pierres, platitude extrême et creux verdoyants, le chant du fécondeur qui descend du ciel, du bouquet de palmes, celui de la poulie du puits, de l'eau qui court dans les rigoles, les petits ânes qui trottent, le bruit bizarre du chameau qui blatère. Au-dessus de tout, la lune extraordinairement lumineuse du désert. Le silence.

La mer aussi fait partie de notre territoire. Pas n'importe quelle mer. Une mer sur laquelle on peut compter; que l'on retrouve toujours au même endroit; qui n'est pas comme de ces Atlantique qui monte et qui descend, jamais à la même heure et que l'on ne peut fréquenter qu'en se munissant d'une table des marées de l'année, à moins d'aimer faire trempette avec de l'eau jusqu'aux chevilles. La Méditerranée est cependant loin d'être la même partout et elle peut changer de visage avec une rapidité déconcertante. Bien des voiliers l'ont appris à leurs dépens. Tiède, merveilleusement propre, limpide et transparente par temps calme, elle devient extrêmement méchante et dangereuse lorsqu'elle s'énerve, éclatant rageusement sur les rochers, projetant ses rouleaux verdâtres frangées d'écume sur la plage quand une tempête parfois lointaine l'a agitée. On ne se lasse pas d'admirer ses colères ni de se prélasser dans ses eaux maternelles. Même si l'on nage comme un poisson elle peut faire très peur et si l'on aime l'affronter, mieux vaut ne pas la défier. Dans ses mauvais jours elle crache du cambouis sur le sable si fin et l'hiver elle grignote petit à petit le domaine des terriens. Car contrairement à la logique cartésienne des manuels qui voudrait qu'un littoral, par destin, se régularise avec érosion de caps et comblements de baies, ici beaucoup de plages se rétrécissent d'année en année. Les tempêtes d'hiver atteignent les petites routes littorales et la reconstitution en belle saison ne permet pas de récupérer tout le terrain perdu. Les fonds marins eux aussi sont souvent bouleversés : courants, bancs de sable et trous d'eau, la baignade peut devenir dangereuse. Mais la mer se calme aussi vite qu'elle est montée et redevient la mer bleue intense des cartes postales sous un ciel tout aussi bleu.

Et pourtant les ciels de Méditerranée sont extraordinairement changeants. Ils n'ont pas la limpidité transparente des ciels de Bretagne, ni les horizons sans fin des ciels d'Irlande, chargés de trains de nuages en longues files moutonnières. Lorsqu'ils sont bleus c'est un bleu dur qui tourne au gris foncé et au noir quand l'orage monte. Les nuages développent souvent des spectacles étonnants à plusieurs niveaux d'altitude ou défilent à toute allure sous des vents rapides et puissants qui laissent derrière eux des ciels purs et lumineux, comme nettoyés. Quand du sud souffle le sirocco – qui jadis durait 3, 6 ou 9 jours, plus que la fièvre quarte – il donne un ciel blanc virant au jaune si la charge en sables sahariens est forte et ses 45°, accompagnés d'une fine poussière, obligent à se calfeutrer. La terre en est comme écrasée, les sons s'assourdissent et la vie se fige. Moments d'attente. Les bruits familiers reviendront avec la fin de la chaleur : bruissement de la brise dans les arbres, bourdonnement paisible des mouches à l'heure de la sieste, aboiements des chiens à la tombée du jour.

Comment l'atteint-on, ce territoire mythique ? Il s'impose quelquefois à travers un parfum, une image médiatique ou des mots saisis au vol, une langue dont on reconnaît les sons, un accent, des gestes "bien de chez nous". Mais plus souvent il est évoqué pour lui-même, comme un espace de vie, d'équilibre, de paix. Il n'est pas souvenir car il n'est pas animé de scènes du passé. Il n'est pas nostalgie car il n'engendre ni tristesse, ni regrets. Il est mémoire vivante.

Et il peut être partagé. Car ce territoire, même perdu, même mythique, reste un lien extraordinairement puissant, d'abord entre ceux qui l'ont perdu, mais aussi avec ceux qui y vivent encore. L'amour de la terre natale fait parler le même langage une fois la compétition éteinte, faute de la moitié des combattants. Ce territoire demeure l'espace intérieur, hors du

temps qui servira toujours de référence, où l'on peut se réfugier, se ressourcer. Est-ce cela le Paradis perdu ?

Bibliographie

GOINARD, Pierre, 1984, *Algérie, l'œuvre française*, Paris, Robert Laffont.